



Makenzy Orcel, une nouvelle voix



C' EST CELA, Haïti, René Depestre, quatre-vingt-dix printemps, ou Frankétienne, soixante-dix-neuf ans, écrivain, poète, dramaturge, peintre, fou génial... Et Haïti, c'est aussi un gamin né en 1983, à Port-au-Prince, au nom qui claque : Makenzy Orcel. L'étonnant est que chaque auteur est différent - ce qui est tout à fait normal - et chaque auteur porte en lui quelque chose d'Haïti, comme une lignée invisible et solide.

Dans son pays, Makenzy Orcel est déjà riche de six titres, dont le premier est paru quand il n'avait pas vingt-quatre ans. En France, il est entré en littérature avec un magnifique premier roman, *Les Immortelles* (paru chez Zulma, puis en poche chez Points), qui a décroché une récompense saluant une révélation, le prix Thyde-Monnier de la Société des gens de lettres. Le jeune écrivain donnait la voix à une prostituée de Port-au-Prince - elle s'offrait

à un écrivain à condition que celui-ci écrive le récit de ses consœurs d'infortune emportées par un séisme.

Portrait puzzle

C'est à nouveau une voix qui apparaît dans ce nouveau roman, *L'Ombre animale*. La voix d'une femme morte qui raconte sa vie passée. On sait très vite de qui il s'agit, l'exergue indique la direction : « à ma mère / c'est sa voix / merci ». Dès la première partie, « Ici », dès les premières lignes, Makenzy Orcel emporte le lecteur dans une sorte de transe, dans une poésie aérienne et suffocante. La phrase est longue, mais elle symbolise si bien l'ensemble : « je suis le rare cadavre ici qui n'ait pas été tué par un coup de magie, un coup de machette dans la nuque ou une expédition vaudou, il n'y aura pas d'enquête, de prestidigitation policière, de suspense à couper le souffle comme dans les films et les romans (...) je suis morte de ma belle mort, c'était l'heure de m'en aller, c'est tout, et maintenant que je ne suis plus de ton monde où l'on

monopolise tout - les chances, la parole, l'amour, le pouvoir - et que j'ai enfin droit à la parole, à un peu d'existence, je vais parler, parler sans arrêt, laisser mes mots voguer... », dit la voix dans une hallucinante logorrhée comme si, enfin, elle pouvait parler sans qu'on l'interrompe. Dans ce roman, les phrases s'étirent, se bousculent, il n'y a pas de majuscule au début, pas de point à la fin.

En plus de la voix, il y a trois personnages principaux dont les noms ajoutent à ce mélange de réalisme et de fantastique, les êtres ont les pieds dans la boue du quotidien et la tête dans les étoiles. Il y a Toi la mère, Makenzy le père, et Orcel, le frère, celui qui ne dit rien et observe. Toute une foule traverse le récit, comme si les hommes et les femmes - et même « L'envoyé de Dieu » - étaient convoqués à un tribunal d'outre-tombe. Est-ce un portrait puzzle de la société haïtienne ? Sans doute, mais *L'Ombre animale* est bien plus que cela : c'est un extraordinaire souffle de vie insufflé par une morte. ■ **M. A.**